

Journal Français Quotidien.

Abonnement: 10 francs par an.

Publicité: 1 franc la ligne par jour.



Journal Français Quotidien.

Abonnement: 10 francs par an.

Publicité: 1 franc la ligne par jour.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, PRO. ARIS ET FOCS. SCIENCE, ARTS

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 29 DECEMBRE 1904. Fondé le 1er Septembre 1821

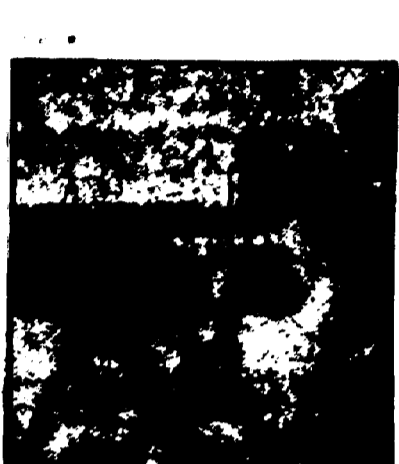
**L'Abeille de la Nouvelle-Orléans**

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO. LIMITED.

Bureau: 202 rue de Chartres, Entre Canal et Bienville.

Abonné: 100 Rue de Chartres, N. O.

RECEVOIR LES PRÉFÈRES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLICITENT AU PRÉSENT NUMÉRO EN OUVRANT LA PAGE. VOIR LA PREMIÈRE PAGE.



Mme MENARD

## VERS LA LUMIÈRE.

Sous ce titre, nous lisons dans un des derniers numéros du "Libérateur"...

Chaque jour, un nouveau témoin surgit qui apporte sa part de contribution à la vérité et aide à lever le voile qui recouvrait la tragédie de Neuilly.

Avant hier, c'était M. Ménard. Hier, c'était M. Potel.

M. Potel, l'associé de M. Ménard, fut nous l'avons indiqué à — le premier témoin que reçut le juge d'instruction. Outre d'entendre le parti nationaliste crier à l'assassinat, il alla, dans la nuit du 9 décembre, dire à M. Boucard la vérité tout entière. Le lendemain, mandé par le juge, il confirmait son récit de la veille et présentait certains points de détail; il faisait part, en outre, au magistrat de la fameuse dépêche expédiée par M. Ménard. Ne parlez pas. Laissons dormir les morts en paix.

**Un cauchemar**

Dans la nuit du 9 au 10 décembre, la malade fut agitée par une crise terrible.

— Elle était environ deux heures du matin, elle raconte le lendemain, dans l'obscurité, et après un secours. Je fis immédiatement de la lumière et le sommeil.

— La bonne, Mme femme, blottie au pied du lit, les yeux hagards, dans une attitude d'indicible épouvante, proférait des mots sans suite et d'un geste apeuré, semblait vouloir égarer d'elle la vision qui la poursuivait.

— Le compris qu'elle s'exprimait en français, je la questionnai.

— Monsieur, me dit cette fille, madame me dit: "Cache-moi! cache-moi! il veut me prendre!"

— Et savez-vous ce que cela signifie? dit-elle en regardant fixement la domestique, dont les allures, depuis quelque temps, me paraissaient suspectes.

— Elle se trouble. Je la pressai de questions. L'après-midi, l'horrible vérité. Cette fille était achetée par M. Syveton pour faire les scènes inqualifiables dont elle avait été, par hasard, le témoin. M. Syveton n'était pas un séducteur ordinaire. Il avait, pour convaincre celles que convoquaient ses passions malhonnêtes, d'autres moyens que la parole. Ses déclarations amoureux étaient d'une nature toute spéciale, d'une nature telle qu'il n'y avait point d'expression décente pour les désigner. Oh! l'atroce, oh! l'immonde révélation!

— Dès le lever du jour, je continué M. Ménard, je me rendis chez mes beaux-parents. En présence de Mme Syveton et de ma femme, j'eus avec M. Syveton une explication que je n'aurais pas de vous conter.

— Vous pouvez aisément imaginer ce que fut le lendemain.

— Mais alors comment expliquée la fatale détermination du départ?

— M. Syveton était ce que l'on peut appeler un "terrousté". Il n'admettait pas que ni les événements ni les hommes puissent résister à sa volonté. Mis en présence de son crime, il le voulut nier tout d'abord et il fut aidé dans cette tâche par le docteur Tholmer, qui tenta d'étouffer le scandale. "Votre mari, disait-il, M. Syveton, est un honnête homme, un héros. N'hésitez pas contre sa parole et celle de votre fille, qui est une détraquée."

— Mme Syveton, en dépit de ces avis, crut en la parole de sa fille

compagne: rien ne manquait donc à son bonheur.

— C'est au mois d'octobre seulement que se prépara la catastrophe. A cette époque, Mme Ménard, dont la santé n'avait pas causé jusqu'alors la moindre inquiétude changea complètement. D'extrême et d'enjouée qu'elle était naguère, elle devint taciturne, impressionnable, névrosée, etc.

— Et, demandons-nous encore, n'y a-t-il vraiment rien d'exact dans la version présentée par M. Barney, beau-frère de M. Syveton?

— Absolument rien d'exact ni même de vraisemblable. C'est une fable inventée de toutes pièces.

**Les déclarations de M. Syveton au jury.**

On sait que M. Syveton devait prendre la parole à la cour d'assises et expliquer lui-même au jury, après la plaidoirie de son éminent avocat, Me Henri Robert, les motifs qui avaient déterminé son acte.

M. Syveton déclara ensuite la signification de l'abominable affaire des fiches du Grand-Orient des milliers d'officiers remplissant scrupuleusement leur devoir militaire; l'armée tout entière vivait sur ce pacte. L'avancement aux plus dignes, aux plus capables, alors que c'est la fiche de l'espion maçonnique, expédiée au Grand-Orient et transmise au ministère de la guerre, la note venimeuse et imbécile d'un monarque, qui décide de l'avenir de ces officiers.

Eh bien, messieurs les jurés, qu'est-ce que cela signifie?

Cela signifie que le général André a renoncé à être à la rue Saint-Dominique le représentant et le

chef de l'armée pour y être le représentant et l'esclave de la franc-maçonnerie. Cela signifie qu'au lieu de faire avancer l'officier plus digne, il favorise l'officier politicien affilié au Grand-Orient, courtisier des hommes au pouvoir, aux favoris de la politique gouvernementale. Cela signifie, en un mot, que le général André, ministre de la guerre, a trahi sa fonction, trahi l'armée, trahi la nation.

Voilà le crime inexpiable de M. le général André. Mais il n'y a pas que l'armée qui ait souffert. L'Etat tout entier a ressenti les atteintes de la corruption. La toute puissance de la franc-maçonnerie dans l'armée n'est que le signe d'une omnipotence autrement étendue et redoutable. L'officine de la rue Cadet ne s'est pas seulement substituée au ministère de la guerre pour faire, comme on l'a dit, le M. Vidéant une sorte de chef d'état-major occulte, elle s'est substituée partout au gouvernement légal et apparent du pays. Ce n'est pas moi qui le constate, c'est le plus modéré et le plus expérimenté des membres de l'opposition, c'est M. Ribot qui s'adressant à la tribune de la Chambre, de ne plus trouver en face de lui ni le Parlement, ni le gouvernement, d'être obligé de lutter avec un adversaire caché, avec un pouvoir occulte maître du ministère et de la Chambre, et aussi insaisissable et irresponsable qu'il est odieux et tyrannique.

Puis M. Syveton rappelle qu'au lendemain des révélations foudroyantes de M. Guyot de Villeneuve, le ministère fut désembré et se demanda s'il n'était pas plus prudent pour lui de punir les fonctionnaires délateurs. Mais le Grand-Orient signa à M. Combes qu'il faisait signe la cause des délateurs, et le gouvernement s'inclina. Après avoir surchargé les débats de la Chambre qui ont suivi, débats dont le ministère de la guerre allait sortir impuissant et triomphant, M. Syveton termine ainsi:

Vous jusqu'où j'étais abusé dans la délation et dans la mauvaise foi l'homme qui la Chambre absolvait! Eh bien! messieurs les jurés, je n'ai pas voulu qu'il fut absous. J'ai voulu qu'il se trouvât au moins un député français pour flétrir publiquement cet homme. Je suis allé à lui et je l'ai souffleté. Je l'ai souffleté, non pas par derrière, mais en face, non pas pour le blesser matériellement, mais pour l'outrager, non pas pour satisfaire une animosité personnelle, mais pour venger tous les braves gens frappés dans leur carrière et dans leur avenir, pour venger l'armée livrée et la patrie trahie.

Je me suis exposé ainsi, je ne l'ignore pas, à bien des risques. Mais mes adversaires eux-mêmes me rendront ce témoignage que je me suis en rien soustrait à aucune des conséquences de mon acte. La dernière, la plus grave, est celle qui me fait comparaitre

**Fleurs pour les Jours Férés et le Nouvel An.**

Roses de choix les plus fraîches, Carnation, Éillet, Violettes.

**BELLES Fougères, Palmes et autres Plantes en Pots.**

**CHAS. EBLE,**

LE FLEURISTE DE LA RUE BARONNE.

108 Rue Baronne près Canal et au Jardin 1503 Rue Upperville PHOENIX.

**AU PUBLIC.**

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits; de STORES, corniches, embrasses, albums, étapères, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété de articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls qui possèdent un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux États-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

Oscar Uter, Gérant. **L. UTER. HEIRS**

Nos 225 et 225 RUE ROYALE.



Mme GABRIEL SYVETON.

Cette application de mon associé, déclare M. Potel, est tout à son honneur, mais je n'ai pas moi, de tels scrupules. Tout au tard, en présence du cynisme des uns et de l'inconscience des autres, il aurait fallu qu'éclairât la vérité. Je crois bon de ne pas retarder cet instant davantage.

On sait ce qu'il advint par la suite. La presse nationaliste continua sa campagne. Non content d'accuser ses adversaires politiques, elle fit entrer dans un vaste et ténébreux complot contre la vie de M. Syveton tous ceux qui l'avaient entouré, les membres les plus proches de sa famille. Le moment vint où l'on ne se contenta plus d'insinuer, on affirma. M. Ménard fut pris directement à partie et vers lui se tendirent les doigts de ceux qui criaient à l'assassin!

C'en était trop. L'accusé chercha des juges.

La vérité.

"Il y a, faisons-nous dire hier

M. Ménard nous le disait hier — et je vous le répète aujourd'hui — tout a été tenté pour qu'un éternel oubli entourât la tombe de M. Syveton. Moi-même, après avoir révélé la vérité au juge, j'espérais la voir rester dans son dossier. Je ne pensais pas que, en présence de la campagne en reprise, M. Ménard devrait quelques jours plus tard, rompre le silence. Je le croyais si peu que je fis, mercredi matin, plusieurs démarches auprès de différents personnages politiques et leur demandai d'intervenir. J'allai chez M. Andrieux, mon patron, en qui j'ai toujours conservé la plus grande confiance, je le mis au courant et lui montrai qu'il fallait à tout prix mettre hors de cause les victimes innocentes et pitoyable de cette affaire. M. Andrieux, convaincu par mon raisonnement, se rendit chez quelques-uns de ses amis, notamment chez M. Gauthier (de Clagny), président du groupe nationaliste à la Chambre. Il le conjura d'user de son influence sur ses collègues pour mettre fin à la campagne de presse. M. Gauthier (de Clagny) tergiversa, promit de réfléchir, puis refusa finalement de se charger d'une telle mission.

C'est alors que M. Ménard résolut d'en finir. Hier, dans l'après-midi, il se rendait chez M. Boucard. Pendant cinq heures, seul à seul avec ce magistrat, il mit à nu sa vie et sa conscience. Il n'omit aucun détail. Il gravit jusqu'au faite le calvaire douloureux que lui avait imposé la faulx.

"Vous savez, continue M. Potel, que M. Ménard épousa cette année, au mois de mai, Mlle de Bruyn, la fille de Mme Syveton. Les débuts de cette union furent augurer favorablement de l'avenir, car le jeune ménage paraissait très heureux. M. Ménard voyait chaque jour prospérer ses affaires, il avait pour femme la plus gracieuse et la plus aimable des

compagnes: rien ne manquait donc à son bonheur.

C'est au mois d'octobre seulement que se prépara la catastrophe. A cette époque, Mme Ménard, dont la santé n'avait pas causé jusqu'alors la moindre inquiétude changea complètement. D'extrême et d'enjouée qu'elle était naguère, elle devint taciturne, impressionnable, névrosée, etc.

Et, demandons-nous encore, n'y a-t-il vraiment rien d'exact dans la version présentée par M. Barney, beau-frère de M. Syveton?

Absolument rien d'exact ni même de vraisemblable. C'est une fable inventée de toutes pièces.



M. MENARD. (Centre de Mme Syveton.)

M. Ménard pâlit un peu. Il nous fixe d'un regard surpris et un peu irrité. Puis, après un court silence, qui peut-être est un aveu: — Je ne répondrai rien, dit-il d'une voix sourde. Je n'ai qu'une chose à dire, une seule, j'affirme que l'honneur de ma femme est intact. Et c'est tout.

Un détail: M. Ménard a quitté le deuil. Il porte maintenant un complet bleu marine.

Le jour de l'enterrement de M. Syveton, il avait fait décrocher le portrait de ce dernier qui se trouvait dans son salon, au-dessus du canapé.

Et j'ai souffleté au si le ministre de l'Intérieur, celui qui a tenu cinq mois de prison, sous l'accusation déshonorante de réjouissements, quatre officiers irrécusablement, celui qui a fait refuser à ces officiers le moyen de se justifier publiquement en conseil de guerre, et qui a été réduit à se déjuger et à se couvrir lui-même en abandonnant l'accusation devant ce conseil de guerre enfin réuni contre sa volonté, grâce à la courageuse honnêteté du gouverneur militaire de Paris.

J'ai souffleté enfin le ministre de l'Espionnage et de la délation maçonnique dans l'armée. Entendez moi bien, messieurs, l'affaire Cuiquet n'était réglée quand a éclaté l'affaire de la délation. Le commandant Cuiquet n'avait pas obtenu encore que les rapports des médécins lui fussent communiqués, le colonel Rolliu, les capitaines Dautriche, François et Mareschal étaient toujours à la prison du Cherche-Midi sous la garde du commandant Pasquet. L'affaire de la délation ne succédait pas aux deux affaires précédentes, elle venait s'y ajouter, s'y superposer, et elle se fit oublier qu'un instant, ne les masqua pour ainsi dire que par une sorte de supériorité de honte et de scandale.

Là, en effet, il ne s'agissait plus d'injustices individuelles, si criantes qu'elles fussent. Il s'agissait d'un attentat contre l'armée tout entière et contre la sécurité même du pays.

M. Syveton dégage ensuite la signification de l'abominable affaire des fiches du Grand-Orient des milliers d'officiers remplissant scrupuleusement leur devoir militaire; l'armée tout entière vivait sur ce pacte. L'avancement aux plus dignes, aux plus capables, alors que c'est la fiche de l'espion maçonnique, expédiée au Grand-Orient et transmise au ministère de la guerre, la note venimeuse et imbécile d'un monarque, qui décide de l'avenir de ces officiers.

Eh bien, messieurs les jurés, qu'est-ce que cela signifie?

Cela signifie que le général André a renoncé à être à la rue Saint-Dominique le représentant et le

**La mère de Mlle Moss.**

Lancaster, Pie, 28 décembre — Mme Thomas Moss, la mère de la jeune fille, n'a pu donner que très peu d'informations sur la carrière récente de sa fille qui est partie il y a environ un an pour Washington, D. C.

Elle a écrit plus tard à sa mère qu'elle avait épousé le 6 décembre, Clifton Frazier de cette ville, qu'elle disait un employé du gouvernement et que son mari et elle viendraient passer la Noël avec Mme Moss. Une nouvelle lettre annonçait à Mme Moss, il y a quelques jours que le couple trait à New York.

La jeune femme disait aussi que son mari et elle avaient adopté le nom de Mms et M. I. Hall et recommandait que toutes ses lettres fussent ainsi adressées aux soins de Mme Webb, rue 46ème.

Une photographie de Frazier qu'elle envoyait à sa mère, le représente plutôt comme un bel homme, d'environ 36 ans ne portant pas de barbe.

**Version de jockey.**

New York, 27 décembre — Le jockey Horst a dit à la police ce soir que la jeune femme connue comme Cecil Hall, qui s'est précipitée d'une fenêtre était avec lui hier.

Qu'une heure après qu'il eût laissé elle l'avait appelé au téléphone, qu'elle paraissait en bonnes dispositions d'esprit et lui avait demandé de lui écrire.

Il a admis qu'il avait rencontré la jeune femme pendant les courses récentes de Benning et qu'il était ensuite venu avec elle dans cette ville.

**NOM SUPPOSÉ.**

Washington, 27 décembre — Des recherches privées portent à croire que la jeune fille euegiste sous le nom de Cecil Hall a passé la plus grande partie de l'année ici, où elle était connue comme Cecilia ou Nellie Ward.

**Les Marques Borden**

de Lait Condensé et de Crème Stérilisée sont manufacturés avec du Lait qui n'a pas été stérilisé, et sont garantis sous tous les rapports. Evitez les marques inconnues. Insistez par mesure de sûreté pour le Borden. — Ad.

**ANNONCE DES JOURS FÉRIÉS.**

**D. A. WALTER,**

LE JOAILLIER ET DESSINATEUR.

125 Rue Bourbon

Montres, Diamants et autres bijoux précieux.

Joierie, Argentierie et Verre Taillé.

D. A. WALTER, JOAILLIER, 125 RUE BOURBON